

Star Trek Contre-nature



T'Paris

Contre nature

Par T'Paris

Depuis sept révolutions, ils étaient échoués sur Qui'Tu, et les Duys veillaient sur eux, omniprésents, énigmatiques, dévoués et inquiétants...

Tandis que les rumeurs de la cérémonie d'anniversaire s'exhalaient doucement du fond de la vallée obscure, Kohn, à quatre pattes, franchissait maladroitement la crête de la colline et s'accroupissait derrière un énorme bloc argileux. Des débris de schiste lui mordaient les genoux et il se mit à maudire l'obscurité qu'il avait pourtant choisie comme protection. Les deux lunes pesaient sur l'horizon du ciel d'été, dont l'une toute proche n'était encore qu'un simple croissant, alors que l'autre, plus lointaine, était presque pleine et blafarde. Une nuit impeccable, en somme, pour l'expérience à laquelle il se préparait. Tout en sondant du regard l'obscurité de la nuit il sentait toujours le halo tourner au-dessus de sa tête. Tapi contre les rocs incrustés de lichens, il attendit. Le halo apparut de nouveau, masquant un banc d'étoiles brillantes qui vacillaient avec exubérance sur une toile de fond de jais. Un halo laiteux se déploya au-dessus de lui en cercles nonchalants.

Kohn s'orienta d'après le rocher et se dirigea de l'autre côté du sommet de la colline, vers une ouverture de caverne genre sanctuaire qu'il avait repérée lors d'une de ses précédentes randonnées solitaires. S'il pouvait accéder à cette caverne sans être vu, celui qui le pourchassait pouvait, l'espace d'un instant peut-être, perdre sa trace, s'en séparer, pour que Kohn puisse enfin rompre le lien indéfinissable qui les unissait. Il éprouva peu d'espoir véritable, mais c'était quand même une possibilité.

Prenant une grosse pierre dans une main, il tituba sur ses pieds et s'écrasa dans des broussailles qui lui éraflèrent le visage et accrochèrent ses vêtements de leurs épines cassantes, l'égratignant et l'enserrant. Le halo flottait toujours au-dessus de sa tête, mais le bruit l'incita simplement à accélérer.

La caverne l'accueillit à bras ouverts, un pan de ciel nocturne coincé ici et là entre les rocs obscurs, et Kohn se vautra à l'intérieur tout en lançant la pierre dans sa main le long de la pente du talus devant lui, la trajectoire du caillou retentissait à travers les rochers, une fausse piste pour éconduire son poursuivant. Puis il s'étendit, haletant et attendit.

Il n'avalait rien, tandis que le coton de sa bouche se diluait et que sa poitrine palpitante se calmait. Une sueur âcre lui piquait les yeux. Tout était calme, sauf ces bribes de sons à la dérive à travers la nuit silencieuse qui s'échappaient des festivités qu'il avait laissées derrière lui. Ça aussi faisait partie de son plan : pris par l'excitation de la soirée, les Duys ne remarqueraient pas son absence. Un espoir peut-être un peu fou, mais unique.

Après un long moment il risqua un rapide coup d'oeil à l'extérieur.

Son Duy, planant à quelques mètres au-dessus de lui, attendait avec une fidélité exaspérante que Kohn sorte de la caverne. La colère l'étouffait,

subitement noyée par une vague de paix qui survint à l'improviste pour le submerger et l'entourer. Il essaya de combattre cette aura paisible, qui baignait chacune de ses pensées. Ce fut en vain. Il n'y avait pas d'échappatoire.

Kohn, une fois de plus sur pied, se résigna à retourner au fond de la vallée. Un courant d'air frais nocturne éventait son cou tandis que le Duy se lançait pour piquer au-dessus de sa tête inclinée, puis repartait en flèche se poser sur le silencieux perchoir du vent.

Kohn contourna avec précaution la fête en revenant à son abri. Ce détour allongea de trente minutes son trajet de retour, mais, sur le moment, il n'avait aucune envie de rencontrer les autres naufragés, pas avec son Duy rayonnant d'un blanc aberrant dans le ciel de la nuit, au-dessus de lui, pareil à un panneau hautain. Il savait qu'aucun des autres n'admettrait combien l'apparence de son Duy avait changé, il ne pouvait pas dire s'ils montraient quelque signe de compréhension erronée ou préféraient l'aveuglement, mais ça n'avait pas d'importance, Il connaissait son Duy, du moins de vue. Il avait changé.

Une fois le Duy avait plongé très bas sur son passage pour tuer une liane-serpent qui l'attendait en embuscade fatale. Kohn avait ignoré le service. Il n'en avait que faire car, depuis longtemps, il ne se souciait plus de remercier une créature dont chacune des attentions l'exaspérait.

Sa compagne était assise devant leur abri, en attente.

- « Kohn ? Où étais-tu ? Tes vêtements ! Qu'est-il arrivé ? »

Il s'avança et passa outre. Il savait, sans même s'embêter à regarder derrière lui, que le Duy s'était glissé tout doucement pour se poster au-dessus de l'habitation et attendre avec un amour patient. Pendant les tout premiers temps ici, il avait essayé de se défilier à la pointe du clair-obscur de l'aube, mais le Duy était toujours en alerte, en attente. Il n'y avait point d'échappatoire.

- « Kohn ? Je t'ai demandé si tu allais bien. »

Tifarn l'avait suivi à l'intérieur.

- « J'ai pensé que tu étais souffrant pour t'absenter de la fête si tôt. »

Il l'ignora et se dévoua au rituel de contrôle du générateur. Ce n'était qu'à travers une série de petites tâches mineures et habituelles comme celles-ci qu'il parvenait à ignorer son irritante sollicitude.

- « Eh bien, l'es-tu ? »

- « Qui est jamais malade ici ? » demanda-t-il. « Et si tu me donnes un de ces *grâce aux Duys*, je te jure que je partirai encore ! »

Il s'affala irrité dans l'une des deux chaises de bois bancales qui, avec une petite table et un matelas, constituaient le seul mobilier de leurs quartiers. Le ronronnement monotone du générateur couvrait tous les sons de la nuit extérieure, et le berçait malgré lui.

- « Tu aurais dû rester. Après la représentation de Keedera, nous avons voté pour baptiser officiellement notre nouvelle patrie. Qui'Tu (nda : Lieu mythique où se retrouvent les Klingons morts honorablement mais sans arme à la main). C'est beau, n'est-ce pas ? C'est Maltin qui y a pensé. »

- « Qui'Tu, » grommela Kohn. « Je l'aurais parié. C'est bien de notre Capitaine Maltin de se ramener avec de pareilles inepties romantiques. »

Tifarn eut un sourire et se recula pour caresser le halo noirâtre de son docile Duy, flottant à côté d'elle.

- « Mon joli, » murmura-t-elle. « Pauvre Kohn n'est pas dans son assiette ce soir. »

- « Au Diable ! Pas d'excuses à leur rendre ! Ne t'ai-je pas déjà dit de laisser ce truc dehors ? »

- « Pardon, mon chéri. » dit-elle en dodelinant tandis que son Duy voletait placidement à travers le courant d'air bourdonnant en direction de la porte et puis de la nuit. « Mais il est petit... Il ne gêne vraiment pas. »

- « C'est bien de toi..., me flanquer sa taille à la tête. Tu te balades avec comme s'il s'agissait d'un animal de compagnie. »

- « Il est vraiment beaucoup plus joli que les autres, n'est-ce pas ? »

- « Cela aussi est ignoble, pourquoi il n'y en a pas deux les mêmes ? Et pourquoi change-t-il aussi de couleur ? »

- « Les Duys se désignent eux-mêmes, » récita Tifarn, Cette dernière remarque portait l'emphase de la foi, impossible de discuter.

Kohn grommela son irritation et s'éloigna pour ignorer ce qu'il ne pouvait réfuter. Le fait que personne n'avait choisi son Duy, mais avait bien au contraire été choisi par lui, était devenu bien évident. C'était peut-être ce qui l'irritait le plus, son incapacité à changer ce que tout le reste des survivants avait accepté comme une sorte de fait naturel, pré-ordonné; à peine quelques instants après l'atterrissage en catastrophe du Barak-Kadan, chaque survivant s'était trouvé l'objet d'une attention spéciale prodiguée sur lui par un Duy, non choisi mais acquis.

Sept ans auparavant lorsque la centrale à fusion du Barak-Kadan avait rendu l'âme, Kohn, ainsi que tous les autres Klingons composant l'équipage, avait béni leur chance de trouver cette planète avant qu'il ne soit trop tard. L'habileté sans pareille du pilote avait permis au transport Impérial de se poser sans trop de casse au beau milieu de l'immense vallée qui s'étalait vers le sud à partir de l'énorme clairière qui abritait aujourd'hui le camp et des giboyeuses forêts qui les nourrissaient. En rotation sur un axe parallèle à celui de son soleil, cette planète ne subissait que de légères fluctuations saisonnières. A part un jour vingt pour cent plus long, le site des survivants semblait une réplique plus

hospitalière de Qo'noS, cette farouche Qo'noS qu'ils avaient si cruellement laissée derrière eux. Du moins au début.

Où exactement se trouvait cette planète, personne ne le savait... Avant l'accident, les instruments de navigation avaient été les premiers à souffrir de la perte des centrales à fusion du Barak-Kadan. Après l'atterrissage, les survivants avaient essayé de remettre en état les communications mais tous les techniciens étaient morts lors de l'explosion et plus personne n'avait les compétences nécessaires. Maintenant, pour cette poignée de Klingons naufragés Qui'Tu représentait tout ce qu'il y avait au monde.

Même Kohn avait senti, l'espace d'un bref instant, non pas son cynisme habituel mais un pincement de plaisir. Vite dissipé. Car le Capitaine Maltin avait pris le commandement qui avait remis en place le vieux sens critique de Kohn dans le nouveau schéma.

- « Les femmes à ma gauche, les guerriers par ici, » Ordonna Maltin. « Je veux des sentinelles postées jusqu'à ce que nous puissions établir un camp renforcé et nous sentir en sécurité. Ensuite nous nous préoccupons de savoir s'il existe une vie organisée sur ce caillou perdu. »

Une espèce de petit rire grivois parcourut la foule nerveuse. N'étaient-ils pas de fiers guerriers de l'Empire.

Ils se tenaient avec les autres tandis que Maltin leur Capitaine donnait ses ordres et organisait des équipes de travail pour démembrer, tels des cannibales, les organes vitaux de l'épave du Barak-Kadan dont ils pouvaient faire usage. Mêlés à la foule suante, il travaillait à établir le campement lorsque venant de tous les horizons, des centaines de halos lumineux se mirent à tourner au-dessus d'eux.

Laissant immédiatement leurs travaux, tous s'armèrent et prirent position en vue d'une attaque, mais rien n'arriva.

Les halos se contentèrent de tourner, jusqu'à ce que les survivants las d'attendre se séparent, chaque couple ou chaque équipe allant de son côté. Puis une étrange symbiose s'opéra entre eux et les halos, les « Duys » comme bientôt on les appela. Chaque Klingon se trouva en possession -ou possédé- d'une de ces aromatiques et gracieuses boules de lumière. Sans pour autant qu'aucun lien formel ne soit jamais établi. Ni qu'une communication entre eux soit possible. Mais une espèce de relation se développa néanmoins. Un seul halo suivait chaque Klingon homme ou femme nuit et jour, toujours à portée de vue.

Une sentinelle autour du camp fut le premier à rendre compte au Capitaine de cette relation.

- « J'avais pris une traverse au milieu des broussailles là-bas, quand incidemment je heurtai un nid de Ponge. Enfin, ce que je pourrais appeler des Ponges. Ils se mirent tous à bourdonner comme s'ils allaient me bouffer vivant. Et cette chose que j'avais vu me suivre depuis longtemps se mit à piquer sur eux et à les tuer tous si vite que je n'ai pas eu le temps de voir comment elle faisait. Pas un seul ne fut assez près de moi pour me piquer. Et la chose, vous savez, reprit sa place aussitôt, tournoyant au-dessus de ma tête. Tiens, la voilà, là. »

Son compte rendu eut du reste d'autres échos dans le groupe de survivants et donna cours à des récits inattendus de semblables secours. Le mien, dit un autre, m'a sauvé des lianes-serpents lovées dans les sous-bois. Ils nous ont également empêché de manger ce qui nous avait semblé être un fruit, un fruit plus tard prouvé comme étant un poison mortel. Sans que pour autant nul ne comprenne comment ça marchait, chacun était sûr de ça, que ces choses savaient ce qui nous menaçait et nous en protégeaient.

- « Sans rien exiger en retour, » leur avait dit Maltin. « Jusqu'ici, il semble que ce soit par pur altruisme. Vous avez remarqué que c'est toujours le même halo qui vous suit, oui ? »

La foule acquiesça de la tête.

- « Tout ce que je peux dire c'est qu'ils sont une espèce de Duy (nda : Ange, source : Klingon Language Institute). »

- « Absurde » cria Kohn. « Ils doivent recevoir quelque chose de nous. »

- « Appelez ça du parasitisme, alors, et c'est nous les parasites, » ajouta Maltin.

- « Je pense toujours que c'est suspect. »

Mais les autres le firent taire.

Au bout de quelques jours, la relation devint un fait accepté de leur nouvelle vie. Personne ne tolérait la moindre remarque de défaveur au sujet des Duys. Un jeune adolescent fut réprimandé pour avoir ressorti une vieille formule salace sur les Dut qu'il avait entendue une fois sur Qo'noS. Son père le gifla ou faillit le faire. Mais il hésita et la gifle n'atterrit pas.

Néanmoins, le gamin se sentit réprimandé.

On s'en tint désormais à l'appellation de Maltin. Les halos devinrent les Duys.

- « Kohn? » Tifarn le poussa gentiment du coude. « Qu'est-ce qu'il y a ? »
Il se tourna vers elle.

- « Toi qui parles avec les autres plus que moi. Y en a-t-il un qui ait échappé à son Duy ? Ou en ait vu un mourir ? Et les targs qui gémissent dès qu'un Duy s'approche d'eux. Du moins ils le faisaient. »

- « Mais quoi ? Ils sont tous... »

- « Bon. Laisse tomber. J'aurais mieux fait de ne pas te questionner du tout. Bien sûr... toi tu es comblée. Et les autres, pas un brin de plomb dans leurs têtes. Ton copain Maltin est aussi bête que son troupeau qu'il dorlote à longueur de journée. Mais il faut bien que quelqu'un se rende compte combien nous dépendons d'eux. Ce n'est pas juste. C'est... c'est contre-nature. »

- « Kohn, ça fait des centaines de fois que nous revenons là-dessus. Les récoltes prospèrent, nos troupeaux augmentent. »

- « Cultures, élevage, c'est indigne de nous, nous sommes un peuple de guerriers, pas de paysans. Du moins nous l'étions avant... »

- « Tu n'es pas heureux ici ? Il n'y a pas eu une dispute et encore moins de bagarre, depuis je ne sais plus combien de temps. Si les Duys font plus que ce que nous voyons, c'est dans le seul but de nous aider. Je reconnais que je ne vais pas jusqu'au degré de vénération qu'ont la plupart des gens, mais je n'y vois rien de mal. »

- « Je vais te dire ce qui ne va pas. Ils prennent quelque chose de nous. Il n'y a pas à tortiller. Tu as déjà vu quelqu'un faire toutes ces choses qu'ils font sans s'attendre à être payé ? Sur Qo'noS, nous... »

Tifarn sourit.

- « Ce n'est pas Qo'noS ici, mon cher. »

- « Au moins là-bas, on reconnaissait la valeur d'un guerrier. Ici nous ne sommes que de vulgaires fermiers, tous, excepté cet infect Maltin, notre glorieux chef. Qui pue autant que ses bêtes. »

- « Je t'en prie. Essaie de dormir. Je suis sûre que tu te tracasses pour rien. »

Elle l'embrassa sur la joue et se tourna de l'autre côté.

Rien d'étonnant, tout comme Maltin... Nul d'entre eux n'a assez de bon sens pour se rendre à l'évidence...

Mais lui avait vu. Le parasite lumineux qui suivait ses moindres pas avait radicalement changé. Au début ils étaient tous les mêmes : de sinistres boules de lumière, c'est ainsi qu'on les aurait appelées partout dans l'univers, grises et délicates, gracieuses et menues, un charme de les voir tourner dans la lumière du soleil tandis que les hommes s'adonnaient eux aux travaux des champs ou pressaient leurs troupeaux vers les pentes des hauts pâturages. Elles semblaient exhaler un arôme indéfinissable, vaguement agréable, tel celui du linge lessivé de frais.

Puis des changements survinrent chez les Duys. A présent le Duy de Tifarn, par exemple, était plus petit. Kohn en était sûr. Plus petit, plus foncé, presque noir, comme si quelque esprit maléfique s'était emparé de lui pour le transformer. Celui de Kohn au contraire était devenu gigantesque et devenait plus blanc chaque jour. Il jurait qu'il l'avait vu passer par un éventail de teintes de plus en plus pâles : gris plomb, gris cendré et gris perle. Tout récemment, il

l'avait surpris qui le traquait, alors qu'il retournait des champs pour revenir chez lui. Impulsivement, il avait lancé sa bêche à la créature, qui s'était élevée dans un ébouriffement de blanc éclatant dans le crépuscule. Puis la brillance s'évanouit. Une fois par hasard, on aurait pu dire que c'était à cause de la lumière du soleil couchant, mais Kohn refusait d'admettre cette raison. Car ce phénomène se répétait trop souvent. La créature était plus blanche : maintenant crème ; puis laiteuse. Il savait; chacun avait dû s'en apercevoir.

Il avait même largement ravalé son orgueil pour s'informer auprès de Maltin si quelqu'un avait établi un contact avec les Duys, avait découvert une façon de communiquer avec eux. Tant de questions sans réponses. Pourquoi nous suivaient-ils ? Et pourquoi certains d'entre eux plutôt que d'autres ? Pouvaient-ils troquer son Duy pour un autre ? Mais Maltin, préoccupé par la préparation des festivités d'anniversaire, l'avait ignoré. Et les autres, y compris les quelques-uns qui semblaient redouter les Duys, même légèrement, refusaient de comprendre ses questions ; ils n'avaient même le parfum apaisant qui semblait accompagner les Duys en tous lieux.

Ce fut alors que Kohn décida d'échapper à son Duy, en le tuant même s'il le fallait. Il fallait tirer tout ça au clair une bonne fois.

Ce soir, à l'insu de la communauté rassemblée pour célébrer une fois de plus une année de sérénité et de profusion, il s'était éclipsé tout seul pour le tenter une dernière fois. Lorsque cela se fut avéré infructueux, il suça une égratignure sur son avant-bras et savoura le souvenir de la douleur ressentie en s'élançant à travers les broussailles dans un effort futile de fuite, lorsque donc cela se fut avéré infructueux, il sut ce qu'il fallait faire. Il projeta sa haine en souriant vers la voûte obscure au-dessus de sa tête et vers le Duy qu'il devinait, en attente. Il tuerait son Duy mais de telle façon que personne ne comprendrait son intention, il ferait en sorte que son acte apparaisse spontané, peut-être accidentel.

Kohn s'endormit en souriant.

Il passa les jours suivants à observer. On avait moissonné les récoltes, une deuxième semaille était déjà en train. Tandis que les équipes de travail suaient et peinaient à leurs tâches respectives, Kohn questionnait ceux qui l'entouraient. Il eut vite fait de découvrir que les Duys gardaient toujours leurs distances, d'habitude à quinze ou vingt mètres de l'hôte auquel chacun s'était attaché, à moins que l'homme lui-même ne les fasse approcher. Mais en cas de détresse, à la moindre friction de caractère ou quand menaçaient des dangers, elles plongeaient plus près. Et apportaient avec elles de la paix, une aura intangible de bien-être, comme si chacun des Duys diffusait en quelque sorte une sérénité et un calme impressionnables. Les sentimentalistes parmi les voisins de Kohn appelaient ça de l'amour, à son grand dégoût.

Pour éprouver sa toute nouvelle théorie, Kohn essaya de provoquer des disputes. Il harcelait des hommes qui travaillaient aux champs; il fit un croche-pied à un gamin, exprès. Les esprits s'échauffèrent, mais rien de plus sérieux ne fut mis au jour. Chaque fois, à la plus petite allusion de colère ou de rancune, les Duys voletaient plus près, et l'humeur s'estompait.

Cependant les Duys pâlissaient, se faisant pour un bref instant d'une teinte plus légère qu'ils n'étaient.

C'était clair. Les Duys s'empiffraient de tension, de haine, de crainte, de colère, et de toutes les vagues d'émotion étrangères à ce monde et inconnues avant notre venue. Peut-être, intellectualisait Kohn, la chimie même du corps d'un Klingon, légèrement modifiée aux moments de sa tension, attirait-elle l'hyper sensibilité des Duys. Comme un drogué qui paye ses narcotiques, les Duys dégageaient, en échange des émotions qu'ils absorbaient, une ambiance de paix et de bien-être.

Cette possibilité même expliquait l'absence de maladie parmi nous, décidait-il. Les blessures, bien sûr, étaient rarissimes puisque les moindres dangers étaient prévenus par les Duys. Mais la maladie elle-même se faisait très rare. De façon tout à fait inexplicable, les Duys régissaient leurs hôtes, absorbant ou diffusant des ondes de colère ou des impressions physiques désagréables. Bien que beaucoup de survivants redoutassent leurs DUY, chacun se sentait satisfait, en paix avec lui-même et ses voisins. Tous sauf Kohn, dont la crainte des Duys était devenue obsessionnelle. Il détestait son DUY de plus en plus. Il grossissait et pâlissait de façon notoire, baignant Kohn de son affection chaleureuse et flagrante qui ne faisait qu'aiguiser sa haine.

- « Pourquoi n'acceptes-tu pas les choses comme elles sont ? » Implora Tifarn. « Parfois je pense que tu regrettes que nous ayons échappé à la catastrophe. Nous sommes tous si heureux. Maltin dit que si... »

- « Maltin, encore ! »

Kohn lança sa tasse contre le mur, et s'immobilisa, frustré, tandis qu'elle rebondissait, indemne, sur le plancher. Il sentit battre les veines sur son front et chercha quelque chose à casser ou à déchirer, mais il n'y avait rien.

- « Si tu prononces son nom une fois de plus... »

Il s'arrêta lorsque la lumière diffuse de son DUY se refléta sur les murs de l'abri.

Et puis il sut. Il ricana. La plus forte montée d'émotion qu'il avait ressentie depuis des semaines avait attiré vers lui la créature, telle une victime vers un piège appâté.

Maltin serait cet appât.

Il lutta contre le calme pacifique qui envahissait l'abri et prépara son prochain mouvement. Tout allait être très, très simple.

Le matin suivant il se joignit à la procession en partance vers le champ qu'ils étaient en train d'ensemencer. Il suivit les équipes de semeurs qui s'enfonçaient dans les rangées, recouvrant chaque nouveau monticule ensemencé de terre mouillée avec la lame de sa bêche. Tout en travaillant, il attendait.

Des ombres voguaient à la dérive au-dessus des rangées argileuses. C'étaient les tournoiements des Duys au-dessus de leurs têtes.

Et puis le moment que Kohn attendait arriva. Maltin s'avavançait vers les travailleurs.

- « Maltin ! Je voudrais te voir ! »

Quelques-uns levèrent la tête, curieux de son intonation, puis se remirent à leur labour. Seuls les Duys, au-dessus, montrèrent quelque agitation. "

- « A quel sujet, Kohn ? »

Kohn savourait l'arôme que portait Maltin avec lui, l'odeur âcre de ses troupeaux. Il laissa fleurir une idée pleine et riche dans son esprit : Tue-le. Tue-le. La haine l'enflait et le brûlait d'une jouissance farouche. Il regarda le terne Duy de Maltin piquer vers le bas et venir se blottir contre le Klingon mais Maltin était cloué sur place... abasourdi.

Kohn leva sa bêche et la brandit vers Maltin. Alors que le Duy du Capitaine se positionnait devant sa poitrine en protection, celui de Kohn descendait en piqué vers lui

Lorsque Kohn l'estima assez près, il sortit de sa veste de travail le disrupteur qu'il dissimulait et tira à pleine puissance vers son Duy.

Le halo explosa en une bouillie de gaz et de gouttelettes grises pour retomber en douche sur Kohn. Il s'affaissa soudain en extase et toucha de ses doigts la terre fraîchement retournée du champ. Soudain il comprit, ne fut plus qu'un avec le Duy, ses poumons prêts à éclater tandis que dans l'air strié d'arc-en-ciel ensoleillé ils puisaient la compréhension.

Les autres Duys plongèrent alors pour entourer les hommes cloués sur place de frayeur à la vue de Kohn qui se tortillait sur le sol dans une agonie délirante, bouffi et gonflant comme un cancer. Un effluve musqué de paix et de contentement passa sur les spectateurs tandis qu'une intense lumière les aveuglait...

Lorsqu'ils recouvrèrent la vue, ils dévisagèrent, stupéfaits, le cadavre du Klingon. En mourant le Duy avait libéré toute la colère, toute la frustration et toute la haine accumulée depuis sept ans.

Tristement, ils déposèrent le corps à la limite du champ, le recouvrirent de terre et revinrent à leur travail.

Bientôt plus personne sur Qui'Tu ne se souvint de Kohn, pourtant encore certains soirs d'été les Duys frôlent en rase-mottes un seul îlot demeuré stérile et nu dans ce sol fertile.

F I N